

« Un poète n'a que le temps pour, avec lui »

Georges Perros

Pour certains peintres la peinture est à la fois l'apprentissage de règles strictes, l'apprentissage de compositions et de styles et, paradoxalement, l'affirmation de la plus grande des libertés.

Cette liberté n'est pas une pétition de principe mais un espace précisément construit. C'est par la connaissance de l'histoire de l'art, l'engagement dans la création du siècle, la maîtrise des gestes, le jeu des formes et leur mise en œuvre, que l'espace lui-même, sans discours, me fait éprouver cette liberté en acte.

Yves Zurstrassen est le peintre de cet affranchissement. Le pari est que la connaissance la plus profonde des grandes œuvres du temps de Kooning, Twombly, Richter, Polke, par exemple est un gage pour se défaire d'un ego réducteur à travers le flux du pictural, parcouru, traversé pour atteindre à la seule peinture et devenir pleinement son sujet.

A la façon des Italiens, Yves Zurstrassen pratique le « rifare ». Il *refait* comme les peintres renaissants, baroques ou maniéristes refaisaient les œuvres des maîtres qu'ils s'étaient

choisis pour se dépouiller de toute complaisance biographique et pour, dans ce « rifare », abandonner, peu à peu, les savoirs qui les portaient mais les contraignaient afin de générer leur style propre ; se dégageant ainsi, en pleine connaissance, de l'histoire qui les avait formés. L'œuvre d'Yves Zurstrassen fait le tour d'un territoire pour, en conscience, déclencher le pas au-delà qui précisément lui dérobant cette conscience, lui permet une expérience dont le sens est la recherche complexe de cette liberté des formes.

En effet, que voyons-nous ? D'abord une extrême indépendance des figures comme des surfaces, une addition de qualités dissemblables et opposées, une aire agitée où se mêlent citations et expressions inédites. Chaque tableau est fragmenté, transparent ou opaque, rythmé par les « collages » et les contradictions.

En une même œuvre, nous passons d'un style nous plongeant dans le milieu du siècle ou dans les années 1970 pour, en d'autres points, venir dialoguer avec la peinture new-yorkaise la plus récente. Yves Zurstrassen joue de cela, avec la plus grande des indépendances et, surtout, le plus grand des plaisirs. L'important

est de s’avancer assez dans le jeu pour en perdre la règle. Il ne s’agit pas d’un exercice mais d’un acte poétique consistant à *tout* appeler à soi, comme chez les baroques ou certains poètes contemporains, afin que l’espace s’anime de toutes les incarnations picturales possibles comme de toutes les virtuosités qu’elles supposent. Regarder un tableau de Zurstrassen c’est devenir l’acteur de cette poétique de souveraineté où nous passons, sans entrave, de l’espace cadré au concept d’espace pour revenir à l’espace du « tableau dans le tableau » délimité par celui d’une surface sans bords. A n’en pas douter les mouvements sont ceux de la danse : genèse, dilatation, rétractation, expansion, superposition mais aussi évanescente, épaisseur, effacement... Si je cherche à nommer l’espace que crée le maniement de ces notions ou de ces opérations, je ne trouve aucun mot du lexique. Je peux, alors, dire : corps, cosmos, théâtre, lumière, chorégraphie... Sans doute s’agit-il de cela mais de plus que cela qui les mêle dans d’étranges scènes : duo, trio ou sarabandes. Au fond, dans cette paradoxale confusion faite de conscience et de chaos un seul mot revient obstinément : celui de peinture auquel je pourrais plus froidement associer celui de composition.

Ceci une fois dit, « nous y sommes », nous y sommes bien, mais seulement pour recommencer, une fois encore, le parcours afin de savoir où nous conduit ce mot qui nous mène à une substance et un esprit qui ne vivent que parce qu’ils nous échappent. Drogue toute puissante de la peinture.

Regardant les toiles de Zurstrassen je suis devant une scène d’histoire de l’art de ce siècle, en une singulière bataille de genres qu’il fait décliner jusqu’à une nuit où s’anime son univers dont la seule clé d’entrée est la sensation pure et le désir de se laisser emporter par un lent déplacement des rythmes.

En regardant la peinture d’Yves Zurstrassen je pense à cette phrase de Gustave Flaubert qui l’éclaire « Un livre est pour moi une manière spéciale de vivre. A propos d’un mot ou d’une idée, je fais des recherches, je me perds dans des lectures ou des rêveries sans fin... » *

Changeons les mots : livre et mot en tableau et forme et nous sommes au cœur de la peinture de Zurstrassen, de sa vie propre, de sa construction funambule.

Olivier Kaepelin

* Cité par Pierre-Marc Biasi in « Faubert, les secrets de *l’homme plume* » Hachette-Livre (1995)